

L'ESPACE DE LA MAISON CHEZ RACHID EL-DAÏF¹

Nous avons souvent souligné qu'une nouvelle génération de romanciers est née durant la période qui a bouleversé le Liban tout au long des années 1975-1990². S'ils ne décrivent pas tous directement la guerre, ils l'inscrivent néanmoins entre les lignes. Et la guerre apparaît comme une toile de fond que les péripéties romanesques tentent de masquer. Chaque écrivain porte en lui les traces de ce conflit où la « représentation » de l'espace est souvent une question de vie ou de mort. Certains³ la décrivent directement, d'autres l'évoquent en relevant les traces et les conséquences qu'elle laisse dans le psychisme humain.

Les crises et les guerres qui déchirent le Moyen-Orient depuis un demi-siècle mettent en lumière, une fois de plus, que les hommes défendent leur territoire comme s'il s'agissait de leur propre personne. Les conflits inscrivent toujours au cœur de la lutte la défense des frontières traditionnelles et la conquête de nouvelles frontières si la possibilité se présente. Ainsi, les espaces s'agrandissent et se rapetissent au rythme des victoires et des défaites que les combattants fêtent ou pleurent. Nous savons tous que l'espace n'est pas seulement une dimension géographique. Il est avant tout une réalité symbolique et comme tout symbole, il échappe à une définition établie une fois pour toutes.

¹ Rachid El Daïf est sans aucun doute l'écrivain libanais d'expression arabe qui marque le plus la nouvelle génération de romanciers. Sa production romanesque est déjà impressionnante : 1983, *Le Tyran*, [al-mustabidd], Dâr ab'âd, Beyrouth ; 1983, *Unsi s'amuse avec Rita - le livre des adultes*, [unsi yalhu ma'a Rîta - kitâb al-bâli'in], al-mu'assasa l-jâmi'iyya li-l-dirâsât wa-l-nashr, Beyrouth ; 1986, *Passage au crépuscule*, trad. Barbulesco, Actes Sud, 1992, [fushat mustahdafa bayna l-nu'âs wa-l-nawm], Dâr Mukhtârât, Beyrouth ; 1987, *L'Insolence du serpent*, trad. E. Weber, éd. AMAM, UTM, Toulouse, 1997, [ahl al-zill], Dâr Mukhtârât Beyrouth ; 1989, *Technique de la misère*, trad. Bengouider Moez : mémoire de Lettres modernes, UTM, Toulouse, 1995, [tiqniyyât al-bu's], Dâr Mukhtârât, Beyrouth ; 1995, *Mon cher monsieur Kawabata*, [‘Azîzî l-sayyid Kawâbâta], Dâr Mukhtârât, Beyrouth ; 1997, *Du côté de l'innocence*, [nâhiyat al-barâ'a], al-Masâr li-l-Nashr wa-l-abhâth, Beyrouth ; 1998, *Learning english*, Dâr al-Nahâr, Beyrouth ; 2001, *tastafil Meryl Streep* [Qu'elle aille au diable Meryl Streep], Riyad El-Rayyes Books, Beyrouth ; 2003, *Insi l-sayâra* [Oublis la voiture !], Beyrouth.

² Notamment dans *L'Insolence du serpent ou les créatures de l'ombre* (traduction de ahl-l-zill), AMAM-UTM, Toulouse, 1997 ; *L'Univers romanesque de Rachid El-Daïf et la guerre du Liban*, L'Harmattan, Paris, 2001.

³ Certains écrivains ne sous-entendent pas la guerre, ils la décrivent dans son fonctionnement, comme Elias Khoury dans *La Petite montagne*, 1977 et Houda Barakat dans *Laboureur des eaux*, 1998.

L'ESPACE DE LA MAISON CHEZ RACHID EL-DAÏF

Il faut noter encore que chaque individu investit un espace comme son terrain imaginaire de prédilection dans lequel il peut édifier son être et son univers¹. Dans ce terrain, l'espace retenu par l'imaginaire se présente comme le domaine idéal du pensable et du concevable. Lorsque le narrateur décrit, alors, logiquement et chronologiquement cet espace, il ne fait rien d'autre que mesurer et vérifier son propre être intérieur, que nous pourrions appeler son espace intérieur. L'espace qu'il décrit et dont il définit les contours devient l'expression d'une géographie intérieure, psychologique et mentale. Cette géographie imaginaire possède un centre autour duquel se déploie une complexe périphérie. Mais quand les repères entre le centre et la/les périphéries manquent, c'est que, sans doute, l'être lui-même est livré à l'éclatement ou à la dérive du sens. On peut donc rapprocher l'espace du sens de l'être et faire de l'éclatement de l'espace la métaphore de l'éclatement du sens.

Dans les quelques pages qui suivent, nous prendrons comme « espace symbolique » la représentation de la maison chez Rachid El-Daïf. Pourquoi ? La maison, plus que tout autre lieu, apparaît pour tout individu comme son propre « chez soi ». Jusqu'à un passé récent, on naissait dans la maison et l'on y mourait. Même si l'enfant naît dans une clinique, il a conscience d'avoir « une maison natale » : la maison de ses premiers souvenirs, de ses bonheurs et de ses malheurs. Il existe comme un lien quasi organique entre la maison et le « moi » comme s'ils étaient les deux faces d'une même réalité. La maison est l'espace extérieur et le « moi » est un espace intérieur. C'est sans doute pour cette raison que toute atteinte à l'espace extérieur ébranle aussi l'espace intérieur du sujet. Toute perturbation de l'espace extérieur pèse sur l'espace intérieur. Comment apparaît donc la maison sous la plume de Rachid El-Daïf ?

LA MAISON DEPOSEE DANS PASSAGE AU CREPUSCULE

Ce roman publié en 1986 est sans aucun doute celui qui centre le plus son « action » sur un lieu unique : l'appartement du narrateur. Véritable huis clos², où le narrateur se réfugie, l'appartement du narrateur est le seul endroit où échapper à la guerre civile. La ville, l'espace extérieur, est fondamentalement hostile et meurtrier. La guerre y fait encore rage et la mort rôde partout. La maison devrait donc représenter un abri sûr, la sécurité qui manque précisément à l'extérieur.

En revenant de l'hôpital où il fallut le transporter après l'explosion d'une bombe qui faillit lui arracher le bras, le narrateur est naturellement confronté aux dangers des barrages que les combattants élèvent dans les rues et les lieux de passage. Mais, une fois revenu dans sa maison, où le danger est maintenant écarté, il est très vite menacé par des hommes qui se présentent à sa porte et qui le tuent

Je me suis élancé vers la porte. Je l'ai ouverte de la main gauche. J'ai fait un pas au-dehors et dit d'une voix forte :

- Oui ?

Je ne me souviens plus de rien.

¹On lira à ce sujet certaines pages très suggestives de Jourde Pierre, *Géographies imaginaires*, José Corti, 1991 et aussi Bachelard Gaston, *La Poétique de l'espace*, PUF, 1984 ; Durand Gilbert, *Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Bordas, 1984.

² Un autre huis clos serait à analyser dans *Du Côté de l'innocence* [nâhiyat al-barâ'a], 1997 où le narrateur est entre les mains de quatre enquêteurs qui finiront par lui faire subir les pires humiliations.

*J'ai été tué sur le champ. C'est sûr, ils m'ont tué parce qu'ils avaient peur de moi. Ils ont eu peur et ils m'ont tué*¹.

L'espace privé que représente l'appartement n'est donc pas épargné par la violence publique qui ravage la ville. Cet espace privé tombe perpétuellement sous la menace de l'Autre.

En effet, son appartement est convoité par des émigrés déplacés du Liban Sud. Comme le concierge possédait les clefs de son appartement – le narrateur les lui avait remises avant son hospitalisation – il y installe une partie de sa famille venue à Beyrouth pour y trouver un refuge. Dans le roman, ce concierge joue continuellement un double rôle. Il est tantôt un ami, tantôt un ennemi, pour le narrateur. C'est lui qui l'aide à se réinstaller chez lui, mais il fait aussi partie des tueurs !

Il se comporte chez le narrateur comme s'il était le véritable locataire ! Et tout se passe comme si le narrateur était, en fin de compte, son hôte ! C'est ainsi que la maison devient, peu à peu, une prison pour le narrateur. Son espace se rétrécit car il n'a plus accès à toutes les pièces, puisqu'une jeune veuve est également installée, par le portier, dans les lieux avec un enfant et un beau-frère. Celui-ci l'enferme même dans sa chambre qui devient quasiment le seul espace réel qui lui appartienne encore. Il finira par lui accorder une heure de sortie, lorsque les autres occupants ne sont plus là, comme dans une prison, où le condamné a de temps en temps le droit de se promener dans la cour. Partout ailleurs, il lui est interdit de laisser la moindre trace, afin que les occupants ne puissent rien apercevoir de lui. Effacer ses traces revient, ici, à effacer son existence. Son espace se rétrécit à la manière d'une peau de chagrin jusqu'à ce que la mort s'empare de lui.

Abandonné dans son espace, coupé du reste de son appartement, le narrateur sera, in fine, livré aux moustiques et aux insectes qui finiront par dévorer son corps. Et dans une étrange lucidité de sa propre décomposition, il pourra dire :

*Il ne restera plus une seule fourmilière dans Beyrouth qui ne renferme un lambeau de moi*².

L'espace de la maison dans le roman *Passage au crépuscule* est, plus qu'ailleurs, un espace d'une totale tragédie. Ce n'est plus seulement le psychisme qui est atteint. C'est l'intégrité de tout son corps physique qui est niée. Le bras qu'une bombe a failli lui arracher mais qu'il a réussi à garder, avec tant de mal, ne sert finalement à rien. Les animaux auront raison de lui. Il ne restera dans la chambre qu'un reste de corps non identifiable. Sa propre famille, en effet, ne pourra pas reconnaître ce corps qui lui est remis dans un sac en plastique. La famille, incapable d'identifier sa propre mort, conclura à un enlèvement, une autre manière d'affirmer qu'il est quelque part et nulle part à la fois.

UNE MAISON REVEE DANS L'INSOLENCIE DU SERPENT

Dès la première page de son troisième roman, *l'Insolence du serpent*, écrit en 1987, Rachid El-Daïf évoque la maison dont il rêve :

As-tu jamais lu un poème qui parle d'une maison bâtie au sommet d'une montagne qui domine une vallée profonde tout en plis et replis comme de gigantesques serpents de légendes ?

¹ *Passage au crépuscule*, [fushatun mustahdafatun bayna l-nu'âs wa-l-naum], p. 6-7.

² *Idem*, p. 33-34

L'ESPACE DE LA MAISON CHEZ RACHID EL-DAÏF

As-tu jamais lu un poème qui chante une maison bâtie au sommet d'une montagne qui surplombe collines et plaines à perte de vue jusqu'à la mer.

...

C'est ma maison !

Les cyprès, les pins et les chênes la couvrent de leur ombre.

...

C'est ma maison !

Elle nage dans un ciel d'une pureté diaphane, dans le parfum des arbres sacrés¹.

Cette maison correspond exactement à la description laissée par le grand poète libanais, Mikaël Nu'ayma, dans un de ses poèmes. C'est donc une maison idyllique, telle qu'un Libanais peut en rêver. Elle est bâtie au sommet de la montagne, symbole de fraîcheur, de calme et de robustesse (p. 101). Les caractéristiques de cette maison sont en effet, avant tout la robustesse face aux éléments de la nature : le vent, la pluie, le tonnerre... C'est que les fondations et le toit (ou terrasse) sont particulièrement solides, puisque par deux fois le poète écrit : *le toit de ma maison est en fer, ses fondations sont en pierres*. Quel Libanais ne souhaite pas avoir une maison dans la montagne pour fuir la chaleur de la côte et le vacarme de la ville ? Elle ressemble à la maison traditionnelle inséparable de la treille de vigne sous laquelle la famille et les amis se réunissent :

Nous en avons rêvé longtemps avant de nous marier.

Nous avons planté de roses le chemin qui y mène. Nous avons même planté de roses les voies d'accès. Sur la terrasse, nous avons installé une treille et une autre face à la porte. Nous nous y sommes assis, en été, avant-midi, après midi et même le soir².

Le rêve du narrateur est tellement fort que l'existence de la maison ne fait plus de doute. Elle existe non seulement dans son imagination mais déjà dans sa vie quotidienne. Et très rapidement, le narrateur avoue au lecteur :

Nous y avons spécialement aménagé une chambre pour être au chaud que nous avons appelé la chambre d'hiver. Dans un des coins, nous avons placé un poêle et tout autour, des banquettes en bois de chêne. Sur le sol, nous avons déroulé les tapis de laine et les murs nous les avons revêtus de bois provenant de vieux arbres, pins, cyprès et noyers. Et nous y avons allumé le feu, les jours où la neige venait à boucher les voies d'accès³.

Cette maison, véritable havre de paix et de bonheur, le narrateur y vient avec sa famille,

quand Beyrouth était rempli de bruit, mais aussi quand l'eau était coupée, ainsi que l'électricité, quand mille choses y rendaient la vie impossible. Notre fille (ou notre garçon) y passe des heures entières dans l'air pur et merveilleux, au milieu des arbres de la forêt pleins de majesté et de parfum, sous un soleil rayonnant⁴.

Dans cette dernière notation, la maison offre les avantages que ne possède pas la capitale. La maison et Beyrouth apparaissent ici comme deux espaces antagonistes. Le premier est positif et le second est négatif.

¹ *L'Insolence du serpent*, [ahlu l-zill], p. 9-11.

² *Idem*, p. 11.

³ *Idem*, p. 15.

⁴ *Idem*, p. 29.

Mais cette maison qui paraît si parfaite et dont le récit à l'accompli pourrait nous faire croire qu'elle existe réellement, reste en fait le produit de l'imagination du narrateur. Elle reste encore à construire.

Dans une savante technique de paragraphes juxtaposés, faisant passer le lecteur d'un sujet à l'autre, l'auteur fait dire au narrateur, au moment même où nous avons pu croire à l'existence de la maison :

Huit ouvriers creusent huit fosses dans un sol qui n'est pas un cimetière. Personne ne leur avait demandé de le faire.

Je les ai surpris, un beau matin, en train de creuser des trous avec leurs pioches et d'en enlever la terre avec leurs pelles...

Pris à l'improviste, ils se mirent alors à redoubler d'efforts. Sans se retourner vers moi.

Ce n'étaient pas des esprits ni des fantômes, mais bel et bien des humains qui buvaient l'eau dans une gourde à l'ombre d'un arbre¹.

Le lecteur passe subitement d'un passage écrit à « l'accompli », à un passage écrit à « l'inaccompli ». L'inaccompli dans la grammaire arabe a la valeur d'un présent ou d'un futur des langues occidentales. Ce changement de « temps » signifie que la maison doit encore être construite, alors que dans l'imagination du narrateur, elle est achevée.

Tout le roman alterne désormais les passages où la maison existe réellement et où elle est en train d'être construite, jusqu'à ce que, dans les dernières pages du roman, l'ouragan déracine définitivement ce qui a été projet ou réalité :

Une fois, il [l'ouragan] a soufflé une nuit d'hiver, et a emporté au loin, la jetant sur un même tas, la terrasse faite de béton et de fer. De même les murs, il les a éparpillés partout, il n'est pas resté pierre sur pierre. On n'a trouvé trace des meubles et d'un coin de lit qu'en été, lorsque la neige avait fondu².

Cette catastrophe finale est la dernière phase d'un conflit qui oppose le narrateur à son épouse. La maison qu'évoque le roman n'est pas seulement une construction en pierre, c'est aussi un couple qui se présente au début du livre comme un couple harmonieux, plein de bonheur (p. 39-41 et 63). La femme n'avoue-t-elle pas, un moment : *J'aurai un enfant de toi ! Je suis la plus heureuse des femmes !* (p. 13). Mais ce bonheur qui semble avoir donné vie à un garçon est bien éphémère.

Au fur et à mesure que se développe la narration de cette construction de la maison et du bonheur du couple, le lecteur est mis en présence d'événements et de péripéties qui retardent voire compromettent la construction. Et l'harmonie conjugale se transforme en une violence inouïe.

Le poème de Mikhaël Nu'ayma qui semblait si bien décrire la maison, et qui apparaissait si proche de l'utopie, s'avère au fil de la lecture comme une gigantesque antiphrase. Rien de ce qui a été annoncé ne se réalise. À vrai dire, l'utopie deviendra progressivement *hétérotopie*, dans le sens où cet ailleurs rêvé, envisagé, programmé deviendra un espace de menaces, de cauchemars, de violence et de destruction.

LA DE-CONSTRUCTION DE LA MAISON

Relevons à présent les nombreuses péripéties qui font échouer le rêve du narrateur.

¹ Idem, p. 15.

² Idem, p. 149

L'ESPACE DE LA MAISON CHEZ RACHID EL-DAÏF

Nous avons pu relever la singulière anti-phrase employée à la page 13 et qui est reprise à la page 29 : *un sol qui n'est pas un cimetière* ! Cette négation n'a d'autre fonction que de souligner un peu plus une réalité à laquelle est promise la maison, ou du moins une réalité où la vie ne se déploiera pas. Tout le roman met maintenant en relief les difficultés auxquelles est confronté le narrateur. Ces difficultés qui retardent ou compromettent la construction de la maison sont de tout genre. Elles viennent des hommes comme des animaux.

Les hommes

Le narrateur avertit le lecteur que les hommes qui creusent *les trous où seront coulées les fondations sur lesquelles s'élèveront les piliers en béton* (p. 29) ne sont pas des chimères ou des fantômes. Ce sont des humaines qui boivent l'eau dans une gourde ! Mais ces humains ne sont vaillants que lorsqu'ils sont surveillés. Les ouvriers comme le patron font douter le narrateur du travail bien fait.

Le premier souci des ouvriers est de savoir qui les paye (p. 33). Et quand ils travaillent, ils ne s'inquiètent pas de la qualité du travail. Ils coulent vite le béton (p. 49) sans attendre que le narrateur soit présent. Néanmoins, ce dernier avoue :

*Ils m'ont certifié que le travail avait été fait très proprement*¹.

Rien n'est moins sûr. Car en regardant de près les fondations, le narrateur remarque que le deuxième trou n'était pas au point :

*Le treillis de fer dans le deuxième trou touchait la terre en plusieurs endroits. J'ai aussitôt fait stopper le travail et j'ai dit au chef qu'il fallait enlever le béton tout de suite du premier trou. Il m'a répondu non ! Et il m'a certifié et juré qu'il avait respecté toutes les règles, puis il a ajouté : ce n'est pas mon premier chantier*².

Il n'y a pas que les ouvriers qui peuvent contrecarrer son projet, son propre cousin n'a pas acheté le bois nécessaire à la construction au moment où le bois n'était pas cher. Lorsqu'il a été obligé d'acheter le bois, celui-ci avait considérablement augmenté.

*Quand je suis tombé d'accord avec lui sur les mesures et les formes des portes et des fenêtres, je lui ai dit : achetons maintenant le bois. Il m'a répondu : nous l'achèterons quand nous commencerons, je ne pourrai pas commencer avant un mois. Un mois plus tard, la valeur du dollar avait monté par rapport à la livre. Comme le bois est importé, son prix avait augmenté, tout avait augmenté*³.

Il fallait donc qu'il emprunte une somme d'argent supplémentaire (p. 83).

Lors de la mise en place de la terrasse qu'il fallait couler en un seul bloc, l'eau ne devait surtout pas manquer. Son frère était chargé du ravitaillement de l'eau avec son camion-citerne. Mais l'eau vint à manquer.

*Moi, je suis parti sur la route qu'avait prise mon frère. J'ai trouvé le camion-citerne arrêté à quelques mètres de la source. Mais je n'ai pas vu mon frère. Il était parti faire réparer une roue*⁴.

Ce contretemps est un des multiples dangers qui menacent la maison en construction. Aux dangers venant des hommes s'ajoutent ceux qui viennent des animaux et de la nature.

¹ Idem, p. 49

² Idem, p. 51.

³ Idem, p. 81

⁴ Idem, p. 75

Les animaux

Le narrateur savait que le treillis ne devait pas toucher les bords du trou ni le sol, pour ne pas être exposé à la rouille (p. 45). Cette rouille qui ronge les immeubles de la côte selon le témoignage de l'ingénieur, ami du narrateur (p. 51). La rouille est également accélérée sur le fer quand il s'agit de la pisse de chèvres. Or un beau matin, le narrateur surprend précisément un troupeau de chèvres sur le chantier (p. 75). Il y avait donc danger.

Il [l'ingénieur] m'a répondu : la pisse des animaux est un danger pour le béton car elle en favorise l'effritement. De plus, elle augmente le degré d'acidité du sol, ce qui accélère l'oxydation du fer et son effritement, surtout si le treillis touche la terre¹.

Mais le danger le plus important reste néanmoins l'apparition d'animaux nuisibles, notamment les serpents² et les scorpions.

Les serpents

Ce sont d'abord des serpents qui sont mis à jour lors de l'excavation des fondations.

Quand le bulldozer a planté sa pelle dans le sol et l'a soulevée pleine de terre, il en pendait quatre serpents qui mesuraient chacun un mètre. Ils se tordaient dans tous les sens, tressaillaient, s'agitaient, se dressaient, mais restaient néanmoins suspendus, incapables de s'échapper. La pelle du bulldozer les a surpris dans leur retraite vouée à l'éternité...

Le narrateur réussira à en tuer un (p. 21) mais les autres lui échapperont. Une double menace pèse désormais sur lui. Le fait d'avoir tué un serpent est un mauvais présage pour le conducteur du bulldozer.

Tu n'aurais pas dû leur faire de mal. Leur mort n'augure rien de bon pour moi, alors que nous travaillons au bord de cette pente et qu'un battement de paupière me sépare de la mort !³

Et les serpents qui se sont échappés sont maintenant capables de venir inquiéter les humains. En effet, un jour que le garçon du narrateur jouait dans le sable,

Le serpent a rampé vers le sable, l'eau et le garçon. J'ai couru vers lui, les tempes bourdonnantes.

J'ai soulevé le garçon en premier...⁴.

C'est encore un serpent que l'épouse du narrateur aperçoit lors d'une des visites à la maison (p. 105). Et quelques pages plus loin, le narrateur reprend plus explicitement la scène :

Comment n'ai-je pas vu ce serpent roulé autour d'un roc alors qu'elle l'a vu. Elle me l'a juré, me prenant d'abord à témoin moi, puis d'autres choses pour affirmer qu'il était noir, enroulé autour d'un roc et qu'il avait la tête dressée⁵.

À cause de ce serpent, l'épouse du narrateur refusera désormais d'habiter la maison (p. 105). Plus loin le narrateur veut alors ramener son épouse à la raison et il

¹ Idem, p. 75

² Dans la traduction du roman que nous avons faite, nous employons en français le mot "serpent", alors que le texte arabe utilise le mot "af'a" qui désigne la vipère. Sur ce plan, la version arabe souligne davantage le danger.

³ Idem, p. 23

⁴ Idem, p. 53-55

⁵ Idem, p. 115

L'ESPACE DE LA MAISON CHEZ RACHID EL-DAÏF

la gifle (p. 119). Ce premier acte de violence est aussi le commencement de la désintégration du couple.

Le lecteur trouvera encore un serpent lové sur le lit de l'enfant (p. 119) peut-être *a-t-il déjà planté ses crocs quelque part dans son corps ?* (p. 119) Toujours est-il qu'il sera une menace perpétuelle pour les vivants au même titre que les scorpions.

Les scorpions occupent en effet une place importante dans la narration.

Un jour que soufflait un vent chaud, un beau jour de printemps, voilà que les scorpions sont sortis de leurs trous. Sous le sac de ciment jeté là depuis des mois près de la maison, il y avait un scorpion. Sous la pierre où s'assoit celui qui ne tient plus debout de fatigue, il y avait un scorpion. Sous la planche en bois oublié par les ouvriers, il y avait un scorpion.

Sous la branche sèche que le vent avait fait tomber d'un arbre, il y avait un scorpion.

Au cœur de chaque ombre se cachait un scorpion.

Dans les trous, dans les troncs des chênes, il y avait un scorpion.

Dans l'ombre¹.

Les scorpions

Comme les serpents, les scorpions menacent la vie des vivants. Le narrateur évoque de nombreux cas où des parents ou amis sont morts d'une piqûre de scorpion (p. 57). Les scorpions entrent dans la maison la plus sécurisée qui soit. En effet, il aperçoit un beau jour un scorpion au-dessus de la tête de son enfant couché sur le lit.

Sur le mur, au-dessus de sa tête à deux pouces, une tâche noire. J'ai senti mes genoux fléchir... Je suis donc resté à surveiller le scorpion sans jamais le quitter des yeux de peur qu'il se mette à bouger².

La nature

Un autre danger auquel est exposée la maison est la série des tremblements de terre que le Liban Nord a connue en 1974, 1978 et 1979. Ces tremblements de terre réels coïncident avec la période de la guerre civile. Et le narrateur semble bien souligner la valeur symbolique de ces événements.

En 1982, j'étais encore à Beyrouth. Il s'est produit une violente secousse suite à laquelle plusieurs personnes ont tiré des coups de feu en l'air... La secousse peut être annonciatrice d'une secousse plus violente, voire d'un tremblement de terre³.

Il faut bien évidemment souligner le danger que représente la pente de la montagne sur laquelle le narrateur veut édifier la maison.

Depuis toujours la montagne est en pente rapide. Mais avant qu'elle ne tombe subitement quelques mètres à pic, elle revient un peu en arrière pour continuer ensuite sa pente rapide. C'est là que le bulldozer a égalisé le sol pour y dégager l'emplacement pour la maison. C'est là où aucune erreur n'est permise. Il faut que la maison soit bien solide pour ne pas dégringoler en bas⁴.

La nature du terrain peut être une menace pour la maison. Elle n'est donc en sécurité nulle part.

¹ Idem, p. 55

² Idem, p. 57-59

³ Idem, p. 81

⁴ Idem, p. 49

Bilan

Dans *l'Insolence du serpent*, la maison apparaît donc essentiellement comme un beau projet que tout individu peut concevoir, mais sa réalisation se heurte à mille difficultés. La maison devient même le point focal d'un ensemble de forces de destruction qui auront raison d'elle. Et dans sa destruction, c'est le couple lui-même qui se défait. Homme et femme se désunissent et sombrent dans la violence à la manière du Liban où toutes les forces destructrices, extérieures et intérieures, portent le pays à sa propre ruine.

L'impossible achèvement de la maison rejoint le thème de la désunion du couple, une désunion qui sombre dans la violence (p. 119 ; 133 ; 147-149) après être passé par des phases d'amour intenses (p. 67 ; 101 ; 113 ; 127). Mais la maison est tellement exposée aux dangers, que la femme refuse d'y vivre : *Je n'habiterai jamais dans cette maison ! m'a-t-elle dit quand elle n'avait plus rien à dire* (p. 117). La femme se désintéresse de l'homme au profit de l'enfant. Elle se refuse à l'homme pour toujours (p. 135). Et à la mort de l'enfant, elle s'isole et se laisse mourir.

C'est comme lorsque ta mère s'est couchée le jour où cette vilaine maladie t'a touché.

C'est comme lorsqu'elle n'a plus quitté ton lit jusqu'au jour où ton cœur s'est arrêté de battre et que ton corps s'est refroidi. Ils t'ont alors porté de force au cimetière.

Ta mère a ensuite brûlé toutes ses robes de couleur et n'a gardé que les habits noirs¹.

Envahie par la violence la femme du narrateur se métamorphose elle-même en force de la nature destructrice : un véritable déluge (p. 147) qui dévaste tout, sape les fondations des maisons, sans épargner personne.

La maison n'est plus qu'un espace de désolation, de désunion et de mort.

Il faut nous interroger à présent sur la valeur symbolique de la maison. Durant tout le récit, le narrateur s'escrime à construire une maison malgré mille difficultés. Mais ses efforts et son obstination n'aboutissent à rien. Les « créatures de l'ombre » qui logeaient dans les fondations mêmes de la maison ont effrayé la femme et l'ont fait fuir. La peur de la femme a engendré la répression de l'homme et le couple a fini de se désunir définitivement. On ne peut pas ne pas rapprocher cette fable de l'histoire même du Liban durant les années de guerre. L'homme et la femme représenteraient-ils les deux grandes communautés religieuses du Liban dont le projet était de vivre dans un pays sûr, agréable et bienfaisant ? Mais des ennemis tapis au cœur même du pays contrecarrent le projet. Des ennemis de tout genre, soit malfaiteurs par nature soit hommes manquant de conscience rendent impossible le projet commun. L'enfant qui meurt pourrait être le projet lui-même qui échoue. Et la violence dans le couple n'est alors rien d'autre que la violence qui déferle dans le pays entier.

Faut-il conclure maintenant que *l'Insolence du serpent* est un roman pessimiste ? Sans doute pessimiste et absurde à la manière de toute guerre civile ?

LA MAISON DEFICIENTE DANS LES TECHNIQUES DE LA MISERE

Ce roman publié en 1989, un an avant la fin officielle de la guerre libanaise, plonge encore le lecteur dans une ambiance d'après-guerre. Beyrouth et

¹ Idem, p. 89

L'ESPACE DE LA MAISON CHEZ RACHID EL-DAÏF

l'appartement du narrateur sont les deux pôles de la narration. La capitale apparaît comme un espace « ouvert » dans lequel circule le personnage central Hachem en quête de travail, un espace qui reste profondément marqué par les traces du conflit civil et dont le narrateur donne une précision topographique remarquable¹. À tout instant on pouvait craindre des explosions de bombes déposées dans les lieux publics (p. 42...), à tout instant on était arrêté par les barrages (p. 54...). Cet espace « extérieur » par rapport à la maison est encore le reflet d'une situation conflictuelle dans laquelle l'identité musulmane ou chrétienne pouvait être un danger véritable. En revanche, la maison est davantage un espace « fermé » dans lequel Hachem cherche à se reposer, à dormir, à vivre selon un rythme qui veut se démarquer de celui de la ville.

Mais cet espace « intérieur » n'échappe pas entièrement à la désorganisation extérieure. Il dépend de cet extérieur cassé et chaotique.

On pourrait dégager deux thèmes qui occupent l'esprit du narrateur : la citerne et l'électricité.

Hachem veut se faire installer une nouvelle citerne d'eau au-dessus de la salle de bain pour pallier le manque d'eau.

Le problème maintenant est de savoir comment alimenter le réservoir d'eau une fois qu'il sera installé au-dessus de la salle de bain. C'est-à-dire à quel tuyau doit-on le raccorder pour avoir de l'eau. Ensuite comment alimenter tous les robinets de l'appartement².

La pénurie de l'eau affecte la vie du narrateur. Chaque immeuble possédait un réservoir général. Mais les locataires avaient pris l'habitude de gaspiller l'eau en remplissant leur baignoire inutilement pour se laver (p. 35). Lorsque la pénurie se fit sentir, certains locataires se firent installer une citerne personnelle d'un mètre cube (p. 36) pour avoir de l'eau lorsque la citerne commune était vide. Mais la pénurie devint telle que Hachem voulut donc se faire installer une autre citerne. Il fallut pour cela se mettre d'accord avec un ferblantier qui visiblement ne manifestait pas une grande intelligence (p. 39-40). Cette installation ne se fit qu'après mille difficultés (p. 111-115) avant d'être effective (p. 124).

Si le manque d'eau empoisonne la vie de Hachem, il en va de même de l'électricité qui, dans l'immeuble et dans l'appartement, perturbe totalement la vie.

Sans électricité, l'eau ne peut être amenée à la citerne commune. Sans électricité, l'ascenseur de l'immeuble ne pouvait pas fonctionner non plus. Or l'appartement de Hachem se trouvait au sixième étage (p. 14). La coupure d'électricité entravait donc même la circulation dans l'immeuble. Elle rendait difficile la circulation dans l'appartement lui-même. Cette situation devint même grotesque lorsqu'à cause d'une coupure d'électricité, Issam le voisin de Hachem urina à côté des toilettes. Il remarqua l'étendue des dégâts lorsque la lumière revint.

Hachem ne se rendit pas compte au début, lorsqu'il se déplaça dans la salle de bain, qu'il marchait en fait dans l'urine de son voisin qui avait soulagé sa vessie

¹ De nombreux lieux connus des Beyrouthins sont en effet mentionnés : la célèbre rue Hamra, le quartier de Snoubra qui lui est proche, le cinéma Picadilly, la rue de Verdun, Mazraa, le Musée, Barbir, l'Hippodrome le quartier où réside l'ambassadeur de France, Ras el-Naba', le croisement de l'hôtel Bristol, le Concorde... Toutes ces mentions ont déjà aujourd'hui une valeur de témoignage historique indéniable.

² *Techniques de la misère*, Mukhtârât, Beyrouth, 1989, p. 38

sans allumer la lumière et avait uriné sur le bord de la cuvette. Naturellement, une partie s'était répandue par terre.

Hachem ne se rendit pas compte au début que le sol de la salle de bain était parsemé des traces de ses semelles. Mais lorsqu'il le vit, il jura et blasphéma. Il ne pouvait plus se retenir davantage, mais il ne pouvait pas non plus s'asseoir sur les toilettes sans salir ses vêtements, ses fesses et le haut de ses cuisses. Son envie d'uriner ne faisait qu'augmenter !¹.

À cause d'une coupure d'électricité, il faillit être assommé dans son appartement en voulant décrocher le téléphone qui se trouvait dans le salon.

Au second bond, il se cogna contre le rebord de la porte, le front d'abord et sans doute en même temps la poitrine et le ventre ainsi que la jambe gauche.

Hachem entendit le bruit du choc contre la porte en reculant machinalement en arrière sous l'effet du choc. Il perdit l'équilibre.

Mais il essaya de ne pas tomber. Mais ne pouvant éviter la chute, il tenta d'en limiter le mal.

Étendu par terre, il entendit une deuxième et troisième sonnerie.

C'était le front qui lui faisait le plus mal, son crâne avait été ébranlé. Il devait atteindre le téléphone avant qu'il ne s'arrête².

L'immeuble occupé par Hachem était autrefois *un immeuble agréable à habiter* (p. 70) mais maintenant, il devient de plus en plus sale (p. 70) et le chat d'une vieille dame ne cesse de pisser dans l'ascenseur (p. 69-70). La mauvaise odeur et la saleté envahissent peu à peu l'immeuble.

Le roman se termine sur la visite de Miriam, l'amie de Hachem avec laquelle il veut se marier. Cette venue annoncée dès le début du roman a lieu au moment où l'électricité est rétablie. Après le souper, Hachem lui proposa d'aller à la chambre à coucher (p. 121). Mais Miriam trouva qu'il était encore trop tôt !

Lorsque plus tard ils se trouvent dans le même lit, la relation que souhaitait Hachem se heurta au refus de Miriam.

À nouveau, Hachem se trouva collé contre elle. Il renouvela ses tentatives, mais Miriam résista une fois de plus.

- Chaque fois que nous nous voyons, nous revenons au même point ! fit Hachem.

Miriam lui répondit à haute voix :

- Il est temps que tu comprennes ce que je t'ai répété des dizaines de fois : ma virginité est pour mon époux !

Et elle se tut, puis, comme si elle criait, elle ajouta :

- Je ne veux pas rester célibataire toute ma vie !

Hachem se pencha alors sur elle avec toute sa détermination. Il lui enleva la chemise. Elle résista. Il lui enleva le corsage malgré elle. Elle le repoussa fermement. Mais il y parvint. Sa gourmandise augmenta. Elle se tordit comme si quelque chose, du feu, un scorpion se déplaçait sous son ventre... elle gémissait, gigotait sans cesse. Mais...

Mais elle défendit héroïquement son dernier rempart. Elle put le sauver³.

Cet échec amoureux rehausse à sa manière combien la maison de Hachem est un espace négatif où la vie ne circule pas. À la dernière page du livre, Hachem

¹ Idem, p. 45-46

² Idem, p. 63.

³ Idem, p. 131

L'ESPACE DE LA MAISON CHEZ RACHID EL-DAÏF

revient à une heure du matin chez lui. Mais une coupure d'électricité immobilise l'ascenseur. Ne voulant pas appeler les locataires, il finit par s'endormir sous l'effet d'un analgésique qu'il venait de prendre.

C'est le concierge qui le ramènera dans sa chambre, qui, avant de le quitter, lui apprend néanmoins que seul un gagnant avait trouvé les six chiffres de la loterie (p. 142).

Il ne lui restera plus qu'à dormir !

Le talent descriptif de Rachid El-Daïf ne réside pas dans la description minutieuse des éléments qui constituent l'espace, bien que dans ce roman nous pourrions remarquer une minutieuse insistance sur le détail des choses. Rachid El-Daïf réussit à évoquer l'ambiance d'un espace au moyen de péripéties multiples qui s'y jouent. Ces péripéties positives ou négatives marquent de leur empreinte cet espace. C'est ainsi que la maison, le lieu de vie intime du narrateur, est rarement positive. Il semble irrémédiablement condamné au dysfonctionnement, à l'échec, à la mort.

UNE MAISON OUBLIEE DANS *LEARNING ENGLISH*

Dans le roman publié en 1998, *Learning english*, la maison ne tient plus une place centrale. Elle se présente essentiellement comme un espace oublié.

Le roman établit en fait deux pôles : Zgharta, une ville du Liban Nord, proche de Tripoli, où vivent les parents et la famille élargie du narrateur et Beyrouth où se trouve la maison du narrateur. Une centaine de kilomètres séparent les deux pôles et le drame mis en lumière dans ce roman est la non-communication entre les deux.

Le narrateur apprend, incidemment, à la lecture du journal dans le café, où il avait l'habitude de se rendre, la mort d'un certain Hamad D, qui n'est personne d'autre que son propre père, assassiné sur la place publique depuis quelques jours sans que sa mère ou sa famille ne l'en informe. Tout le roman tentera de répondre à cette impossible question : pourquoi ne l'ont-ils pas averti ? Serait-ce parce qu'il n'est pas véritablement le fils de son père ? Le narrateur cherchera vainement de lever le voile sur le « mystère familiale » et le non-dit imposé par les oncles.

La mention de sa maison, son « chez soi » est faite à deux reprises.

La première fois, le narrateur souligne qu'il habite une maison dotée de tous les moyens modernes de communication.

Il n'existe pas un moyen de communication au Liban auquel je ne suis pas abonné. J'ai une ligne de téléphone fixe, à Beyrouth. Je possède un cellulaire. J'ai été parmi un des premiers à y être abonné, six mois avant qu'il ne fonctionne, en 1995. Puis je me suis abonné à Internet. Je suis passionné d'ordinateur et de tout ce qui est numérique. Plus encore, j'en suis fasciné ! Je dépense parfois tout ce que je peux économiser en un mois. J'ai également une boîte postale personnelle. Il n'y a rien de plus facile au monde que de me contacter¹.

Malgré cette grande facilité, la famille de Zgharta ne l'a pas contacté.

En revenant du café, après avoir appris la mort de son père, son « chez soi » n'était plus le même.

Une fois revenu à la maison, j'ai été surpris de voir que les choses n'étaient plus comme d'habitude. Elles n'étaient plus que des choses mortes, je veux dire inanimées, figées comme si la mort de mon père était devenue contagieuse et les

¹ *Learning english*, p. 8-9 (édition arabe).

avait transformées. Il n'y a que la mort de mon père qui a pu laisser une telle marque¹.

La maison qu'il habite est donc un espace intentionnellement oublié par sa mère et ses oncles. En quelque sorte, c'est l'espace d'un exil dans lequel sa famille le relègue.

LA MAISON ABANDONNÉE DANS *QU'ELLE AILLE AU DIABLE*, MERYL STREEP

Dans son dernier roman, à ce jour, publié en 2001, le narrateur loue un appartement pour y vivre avec sa future épouse. Il est contraint tout d'abord d'y installer un minimum de confort.

Nous n'avions pas encore de télévision au début de notre mariage, car nous avons préféré acheter le strict nécessaire : la chambre à coucher avant tout, la cuisinière, le réfrigérateur, le salon et les rideaux. En effet, l'appartement que nous avons loué n'avait pas de rideaux. Il était très exposé au soleil, à la lumière, et tout particulièrement, pour deux jeunes mariés, au regard des voisins².

Mais ce qui manque le plus à cette « maison », ce ne sont pas les rideaux – bien qu'ils jouent un rôle capital par la suite – c'est la télévision. Car, sa femme s'appuie sur ce manque pour ne pas venir dormir chez lui. Elle préfère rester chez sa mère où il y a une bonne télévision.

Mais, il faut absolument que j'achète une télévision le plus vite possible. Il faut que, cette fois-ci, ma décision soit définitive, et que je ne la remette pas à plus tard comme d'habitude. Ainsi, elle n'aura plus de raison pour dormir chez ses parents, elle n'aura plus de raison non plus pour dire :

– « Il y a que dal dans cette maison ! ».

Un jour, elle est même allée beaucoup plus loin en qualifiant la maison de tombeau.

– « Comme un tombeau ! », avait-elle dit, en un mot.

Peut-on dire une chose pareille ! Elle a raison peut-être de dire que la maison est vide sans télévision, mais rien ne permet la comparaison avec un tombeau. J'ai élevé la voix pour lui parler en face et je l'ai rabrouée.

Oui, je l'ai rabrouée !

Je lui ai dit qu'on ne pouvait pas dire ça !³

L'importance de la télévision est très claire dans l'esprit du narrateur. Elle permet non seulement de retenir la femme à la maison, mais elle permet aussi de s'évader de la maison, tout en y restant et de parcourir le monde d'une manière extraordinaire. Mais là n'est pas l'essentiel. C'est la métaphore que son épouse emploie qui l'impressionne.

Comparer la maison à un tombeau est quelque chose qui choque terriblement. Cette comparaison pourrait être un bien mauvais présage, un signe avant-coureur d'une catastrophe inéluctable. Or, à vrai dire, cette catastrophe a bel et bien eu lieu, sauf si nous considérons que la vie, le mariage et les enfants dans le ventre de leurs mères ne sont pas des valeurs sacro-saintes⁴.

¹ Idem, p. 9

² *Qu'elle aille au diable*, Meryl Streep, [tastaffil Mery Streep], p. 7

³ Idem, p. 12

⁴ Idem, p. 13

L'ESPACE DE LA MAISON CHEZ RACHID EL-DAÏF

Mais la télévision suffira-t-elle à garder l'épouse à la maison ? Cette commodité moderne ne semble pas être une condition sine qua non pour la femme.

Avant de m'endormir, je lui ai dit : demain nous aurons une télévision quel qu'en soit le prix ! Je ne reculerai pas cette fois, je ne changerai pas d'avis, et je m'abonnerai immédiatement au câble ! Elle me répondit : ce sera la meilleure action que tu auras faite dans ta vie. Je me suis serré contre elle, mais elle me tourna le dos et plaqua son derrière contre moi, me garantissant ainsi une faveur. Puis, quelque temps après, comme si elle se reprenait, elle ajouta : mais, cela ne veut pas dire que je n'irai plus dormir chez mes parents¹.

Le narrateur rêve d'un foyer uni, avec enfants. Il est prêt à tout mettre en œuvre pour faire plaisir à sa femme et à la satisfaire. Mais sans doute ses ardeurs envers elle ne sont pas partagées par elle. Mais dans la pensée du narrateur, l'achat de la télévision devra modifier son comportement et le couple deviendra véritablement un couple parfaitement uni.

J'ai imaginé qu'elle se donnerait, le soir, sans aucune hésitation et qu'elle me ferait sentir qu'elle est toujours à moi, vraiment, dans les faits, et non pas dans les mots, les allusions ou le silence. J'ai rêvé, j'ai même imaginé que ce futur changement de comportement, allait être définitif, total, irréversible. J'ai rêvé du jour où elle baignerait de sueur, lovée contre moi de plaisir. J'ai rêvé qu'elle m'avalerait à tous les endroits où elle me mordillerait de ses lèvres et à l'endroit où elle me suceraient pour boire mon liquide.

Que je la mangerais comme elle me mange !

J'ai rêvé que le même jour elle se dépenserait à me rendre heureux et qu'à ses yeux tout, en moi, deviendrait cher.

Je me suis donc promis que ce changement aurait lieu le soir même².

Mais, cette métamorphose ne se produira jamais, malgré les bouteilles de bière qu'il achète (p. 23), malgré le festin de poisson chaud qu'il lui prépare (p. 24), malgré la lessive de ses sous-vêtements (p. 25).

Je voulais rendre mon épouse heureuse, c'est pour cette raison que j'ai préparé un festin, ce soir-là. Je voulais aussi qu'elle prenne conscience combien elle m'était chère³.

Plus le temps passe, plus la femme se refusera à lui. Cependant, il ne peut imaginer ce refus. Le moindre geste est interprété dans un sens positif.

Ses dernières paroles, en forme de reproches d'une certaine manière, n'émanaient absolument pas d'une mauvaise intention, ni d'une volonté de se refuser à moi, bien sûr. La preuve en est que, lorsque j'ai essayé de la pénétrer alors qu'elle dormait, j'ai eu du mal. Or, en sentant que j'avais du mal, elle m'a aidé, tout en restant endormie, en remuant son derrière de sorte que ma chose tomba exactement sur sa chose⁴.

La séparation du couple sera définitive à la suite d'un événement tragico-comique qui se passera dans l'appartement du couple. En effet, le narrateur rencontre par hasard la couturière qui leur avait fait les rideaux de l'appartement et la faite monter chez lui (p. 34). Une fois entrée, dans l'appartement, le narrateur voulut l'embrasser.

¹ Idem, p. 15

² Idem, p. 23

³ Idem, p. 24

⁴ Idem, p. 28

J'ai ouvert la porte et suis entré. Mais elle, elle resta plantée debout sans entrer. Je lui dis : entre ! Elle ne bougea pas, et ne parla pas. Je l'ai alors poussée à l'intérieur. Quand j'ai fermé la porte derrière moi, elle me demanda si mon épouse était là. Mais je ne répondis pas. Je la pris dans les bras, me mis à lui donner des baisers et à lui caresser les formes. Elle n'était ni consentante ni opposée, seulement troublée, et prenait sans aucun doute son plaisir, jusqu'à ce que j'étende ma main vers le bas du ventre entre ses cuisses. Elle se mit alors à gémir et à hoqueter comme un animal sauvage qui n'a pas d'autre ruse. Et vite, elle devint un poids pesant dans mes mains, et soudain un poids lourd. Je l'étendis alors sur le canapé après qu'elle faillit tomber. Elle avait perdu connaissance, mais était vivante. Elle respirait, mais était incapable de parler à part quelques râles qu'elle faisait. Rien en elle ne faisait vraiment peur, à part ses yeux révulsés tout blancs. J'ai collé mes lèvres sur sa bouche aussitôt après l'avoir étendue sur le canapé, croyant que ça augmenterait son plaisir et l'aiderait à dépasser l'étape où elle se trouvait, c'est-à-dire cette étape de plaisir intense qui survient durant l'acte sexuel. Mais sa bouche était seulement comme une chose, sans lien avec un centre avec lequel on pouvait entrer en relation. Il fallait donc que je comprenne vite que la fille s'était évanouie et que j'étais dans un embarras dont il fallait à tout prix sortir immédiatement avant que la situation ne s'aggrave.

Le narrateur est tellement surpris par les conséquences de son geste qu'il doit aller vite avertir les parents de la fille (p. 36). C'est alors que toute sa famille se rend à l'appartement pour recueillir la malheureuse.

Ils arrivèrent nombreux, le père, la mère, deux frères, la sœur, son amie que je voyais toujours en sa compagnie. Ils ne vinrent pas ensemble, en une fois, mais par vague. Ils entraient troublés, laissant la porte ouverte derrière eux, non pas par négligence mais volontairement parce qu'ils savaient qu'ils venaient par vague, et parce qu'ils savaient qu'ils ne resteraient pas très longtemps, juste le temps de la prendre et de l'emmener¹.

C'est à ce moment que le grand frère arrive et un peu plus tard, l'épouse du narrateur. Un autre scandale éclate alors. Non seulement le grand frère déverse sa colère contre le narrateur, il s'attaque aussi à l'épouse.

Son grand frère ne me lâchait pas, il déversait sa colère sur moi quand soudain il s'aperçut de la présence de mon épouse. Il me laissa et vite se précipita sur elle, l'empoigna devant tout le monde, souleva sa jupe et attrapa son sexe sur la culotte. Il cria pour que tous l'entendent : ce sal...

Mon Dieu !

Mon épouse hurlait de douleur sur ces entrefaites, et ses larmes coulaient en abondance sur ses joues. Sans réfléchir, je fonçai sur lui pour me venger et la délivrer de ses sales mains iniques.

Mais il fut plus rapide que moi. Il se retourna vers moi et me fit tomber par terre une nouvelle fois. Il était comme un taureau, un veau en fureur².

Lorsque tout le monde sera reparti, le narrateur sera seul. Son épouse aussi est partie. Définitivement. Il aura beau l'appeler, sa mère lui répondra qu'elle n'est pas là (p. 40). Et le jour où il réussira à lui parler au téléphone, elle restera inflexible.

¹ Idem, p. 37

² Idem, p. 38

L'ESPACE DE LA MAISON CHEZ RACHID EL-DAÏF

Elle était persuadée du bien fondé de son attitude et de sa décision de ne plus revenir à la maison. Et quand je lui ai demandé :

– Donc tu ne rentres pas ce soir ?

Elle répondit :

– Ni ce soir, ni demain, ni plus jamais !

– « Tant mieux ! » ai-je répondu, en toute assurance.

Seul à la maison, en cette fin de soirée, au commencement de la nuit, je n'avais pas d'autre choix que d'étreindre moi-même la télévision toute neuve, en l'absence de mon épouse. À quoi bon attendre puisqu'elle ne reviendra peut-être pas avant plusieurs jours, peut-être des semaines ou plus.

La suite du roman montrera que l'épouse ne reviendra jamais malgré le petit espoir qu'entretenait néanmoins le narrateur. La maison redeviendra un espace de solitude et d'infécondité malgré les ardeurs permanentes que le narrateur exprimait envers sa femme. La maison, une fois de plus, se présente comme un territoire où se jouent les conflits et la violence.

Nous remarquons finalement que l'espace restreint de la maison est un microcosme où se reproduisent les dysfonctionnements du monde extérieur, le macrocosme. La maison est l'espace réduit de la violence et de l'incompréhension qui règnent dans le monde.

Edgard Weber
Université de Toulouse-le Mirail